LES

Petits Sabots.

«Comment faire!...» disait la jeune femme, en s'en retournant toute pensive.

Depuis que la comtesse visitait Jeanne, c'était toujours la parole qu'elle prononçait en la quittant. Chez les autres, elle se tenait comme enveloppée de bénédictions; on voyait sur son charmant visage comme le cachet d'un bonheur qu'elle avait donné.

«Tu as été voir tes pauvres, dis-moi si tu en es soulagée.»

«Oui, mais dors-tu bien?»

«Maintenant, le gazouillement était éteint. Ils reposaient dans les bras l'un de l'autre, leurs cheveux se touchaient, leur haleine se mêlait. Tout en travaillant, la mère regardait ces deux jolies têtes blondes qu'éclairait un vague sourire. Puis, son regard glissait du lit au fond de l'âtre, et quand elle apercevait les deux petits sabots, l'aiguille courait plus fiévreusement que jamais.

Enfin, vint la dernière fleur de la broderie achevée. Jeanne saisit son châle, courut au magasin. Il est temps encore!

Dès le tournant de la rue, elle aperçut la devanture ouverte, l'étalage éblouissant de lumière, avec les commis qui vont et viennent. Elle entra essouffée et radieuse. «On l'arrête d'un geste: il est trop tard!

«Le patron est bien là, le caissier aussi, tous les employés; mais ce n'est plus l'heure où l'on reçoit l'ouvrage: demain est grande fête, qu'elle repasse le jour d'après.»

«Cela m'aurait pourtant rendu grand service», dit Jeanne d'une voix étranglée.

Comme on est très affairé, on ne l'écoute même pas. Elle sort à pas lents, reste contre la porte, veut rentrer... puis, reprenant machinalement sa route, s'arrête devant un bazar tout rempli de jouets.

«Treize sous, treize sous! crie l'homme; toute la boutique à treize sous!... Voyez, mesdames, voyez les jolis arbres de Noël!»

Pendant que le marchand a le dos tourné, Jeanne prend un painin, l'examine, jette un coup d'œil à la dérobée, fait quelques pas, puis, après un instant d'hésitation fébrile, rejette le painin et se remet précipitamment en route.

Elle fut comme épouvantée d'elle-même! Elle, Jeanne, l'honnête Jeanne, qui n'a jamais volé pour donner un morceau de pain à ses enfants, elle allait se faire voleuse pour leur rapporter un jouet!

«Te voilà déjà! disait le mari. —Oui, me voilà.»

Elle s'assied, développe son ouvrage, et dit simplement: «Trop tard!»

En ce moment les cloches de Noël se mettent à sonner joyeusement. D'abord l'église, puis les autres. Elle écoute, l'homme a les yeux fixés dans l'âtre. Jeanne voudrait ne pas regarder; mais elle tourne la tête malgré elle.

Les deux petits sabots sont tout là, debout; il semble à Jeanne qu'ils parlent, qu'ils supplient. Elle voit le réveil des enfants; elle les voit bondissant de leur lit, courant à la cheminée, fourrant leurs petites mains jusqu'au fond des sabots, et alors, ne pouvant croire que le bon Dieu de Noël les avait oubliés, furetant dans les cavités comme ils avaient fait l'année précédente.

Elle les voit se retournant vers leur mère: «Dis donc, mère, il n'y a rien!...» Et le père, la tête dans ses mains, murmurant son sort éternel. «Est-on malheureux à être malheureux!»

Elle voit cette triste journée, journée de fête pour tous les deux petits à la fenêtre, regardant passer les autres enfants avec leurs jouets.

Et pendant qu'elle voit tout cela, les cloches se répètent d'un bout à l'autre de la ville. «Ah! mon Dieu! mon Dieu! s'écrie-t-elle, et dire qu'il y a des gens qui croient à la Providence!»

Tout à coup on frappe à la porte. Une ombre apparaît, c'est la comtesse. Elle entre vivement, fait un signe à Jeanne, va droit au berceau, embrasse les enfants: «Oh! les amours, les amours», dit-elle... Puis, ouvrant son panier, elle s'agenouille devant la cheminée: «Laissez-moi, laissez-moi faire.» Elle met un painin dans un sabot, une poupée dans l'autre, des bonbons tout autour. Et refermant vivement son sac, elle rabat son voile et dit gaiement: «Je me sauve, car il faut que j'aille arranger mes petits sabots à moi.»

Déjà elle a mis la main sur le loquet de la porte, quand elle entendit un cri étouffé... C'est Jeanne qui, après avoir regardé cette scène sans prononcer une parole, et comme sans comprendre, s'éclate tout à coup en sanglots et se précipite dans les bras de la comtesse. Les larmes émoussées depuis des années, trouvant enfin une issue, coulent à flots. «Mes petits, mes pauvres petites», s'écria-t-elle.

Le dimanche suivant, les enfants de Jeanne allaient à l'église avec les enfants de la comtesse.

«C'est étrange, disait le mari; depuis six mois que tu soutiens ces gens-là, ils ne t'ont jamais montré la moindre reconnaissance, et voilà maintenant que pour un misérable painin...»

«Eh! qui mon ami! tant que je leur ai payé la nourriture, ils ont cru que je venais simplement pour les empêcher de mourir de

faim; et c'est seulement le jour où je leur ai porté un pochonnet qu'ils ont compris enfin que je les aimais.»

UN LUTTEUR TURC.

Nous avons parlé, il y a quelque temps, du terrible Yousof, ce lutteur du palais envoyé par le Sultan en Amérique pour provoquer tous les célèbres lutteurs des États-Unis et qui, après force exploits dans le nouveau monde, s'en retournant triomphant dans son pays périt dans le naufrage de la «Bourgoigne».

La Turquie, ce pays légendaire des lutteurs, nous fournit maintenant un successeur de Yousof, plus redoutable encore que celui-ci. Halil Adaly, c'est le nom du lutteur, qu'on appelle «le lion de Constantinople», était un simple portefaix zégnant péniblement sa vie. Sa prodigieuse force musculaire le fit remarquer dans son quartier, et de là sa réputation arriva jusqu'aux oreilles du Sultan, qui le fit venir au palais et le nomma, après preuve, son premier lutteur.

Halil Adaly est un géant haut de six pieds cinq pouces. Il pèse 263 livres, est âgé de trente-quatre ans, mange six fois par jour, ne boit que de l'eau, fume beaucoup, est, dit-on, très spirituel, plaisant toujours... au demeurant, le meilleur homme du monde.

Mort du général M. Gomez. Madrid, 17 décembre.—On a reçu de la Havane la nouvelle de la mort du général Maximo Gomez.

Mort du baron Ferdinand James de Rothschild. Londres, 17 décembre.—Le baron Ferdinand James de Rothschild est mort. C'était le second fils de feu le baron Alphonse de Rothschild. Il avait épousé sa cousine Evelina, sœur du premier Lord de Rothschild. Il était membre du parlement et y représentait Aylesbury. C'était un unioniste.

Affaire d'espionnage. Paris, 17 décembre.—Le «Journal» annonce que l'on a découvert à Nîmes, département du Gard, un fait d'espionnage. Des recherches faites dans la maison du père d'un ex-artilleur nommé Tetrico ont prouvé qu'il était en possession d'un assez grand nombre de documents compromettants et appartenant au département de la guerre.

Collision dans la Méditerranée; vingt victimes. New Castle on Tyne, 17 décembre.—Le steamer anglais Pierre-mont qui est arrivé ici, le 8 décembre, et est reparti, depuis, pour la Méditerranée, est entré en collision avec le steamer anglais Ilios, arrivé le 6 décembre et reparti immédiatement pour la Méditerranée. On n'a aucun détail sur cette collision et ce qui l'a causée. On estime à vingt le nombre des victimes.

Les préparatifs de Noël à la cour de la reine Victoria. Londres, 17 décembre.—La reine Victoria a transporté vendredi, à la cour, de Windsor à l'île de Wight.

L'anniversaire de la mort du prince consort, décédé le 14 décembre 1861, a été observé scrupuleusement, mercredi. Le service célébré à sa mémoire a eu lieu au manoir de Frogmore.

Y assistaient le prince de Galles, le duc et la duchesse d'York et toute la famille royale. Chaque membre de la famille a placé une couronne sur le sarcophage du prince Albert.

La reine jouit d'une excellente santé. Elle fait maintenant des achats pour la fête de Noël. Ces objets seront transportés au château de Windsor.

La reine s'occupe avec un soin méticuleux de tous ces détails; elle songe à être également agréable à ses innombrables parents et amis.

Le prince et la princesse de Galles et le duc et la duchesse d'York ont fait de nombreuses visites aux magasins du West End, afin de faire le choix de leurs cadeaux.

Les réceptions du printemps à la cour d'Angleterre. Londres, 17 décembre.—On s'occupe déjà, dans la haute société de Londres, des réceptions du printemps. La reine doit en donner deux personnellement. Les autres seront présidées par la princesse Christian et la duchesse de Connaught. La princesse de Galles en est empêchée par son deuil de famille.

La princesse Margaret de Connaught qui va entrer dans sa 17e année, est la seule de la famille royale qui fasse ses débuts, cette année, dans le monde.

Incendie. Fresno, Cal., 17 décembre.—Un incendie qui a éclaté dans le bloc Poorman, dont le rez-de-chaussée est occupé par le grand magasin de tissu de Baden et Kemp, a causé une perte de \$150,000.

A un moment donné, on a cru que tout le quartier des affaires serait dévoré par les flammes.

Princes et Princesses

ARTISTES.

On raconte que M. de Voltaire surprit un jour Mme de Pompadour crayonnant une tête dans un de ses délicieux boudoirs du château de Versailles.

L'occasion était admirable pour faire preuve de talent et d'esprit. Le poète n'eut garde de la laisser échapper et rimait incontinent le charmant madrigal que voici:

Pompadour, ton crayon divin
Devrait donner ton visage;
Jamais une plus belle main
N'aurait fait un plus bel ouvrage.

La marquise se délassait, en effet, des intrigues et des grandeurs en s'occupant de beaux-arts. Quoiqu'elle peignit et dessinât le portrait d'une manière remarquable, la belle favorite s'adonnait plus volontiers à la gravure, comme le témoigne le précieux folio qu'on a d'elle, suite d'estampes faites d'après les pierres fines du célèbre Guay, graveur du Roi.

Un exemple antérieur à celui de Mme de Pompadour, et non moins célèbre, nous est donné par Marie de Médicis, qui fit présent à Philippe de Champagne d'une figure de femme gravée et signée de sa main royale. Le peintre flamand, voulant perpétuer le souvenir d'un hommage si signalé, écrivit derrière l'estampe: «Ce vendredi 22 de février 1529, la royne-mère, Marie de Médicis, m'a trouvé digne de ce rare présent fait de sa main.» Ce fut sans doute ce même Philippe de Champagne qui inculqua à Louis XIII le goût de la peinture, car on sait que le Roi dessinait, gravait et peignait au pastel.

L'histoire anecdotique des siècles passés nous offrirait nombre d'autres détails, les uns aussi curieux que les autres, sur les souverains et les reines qui prirent plaisir souventes fois à délaissier le sceptre d'or, un peu lourd, pour le pinceau ou le ciseau de l'artiste, voire la pointe du graveur de l'aqua fortiste. Notre but, cependant, est de parler particulièrement, aujourd'hui, des princes et princesses artistes de notre temps.

La première place, dans cette galerie illustre entre toutes, revient de droit à une princesse de la Maison de France, Marie d'Orléans, duchesse de Wurtemberg. Son père, Louis-Philippe, lui fit donner des leçons de peinture par Ary Scheffer, de miniature par Pier-Tielding et de sculpture par Pierre-Jean David. Comme Michel-Ange, Marie d'Orléans mettait ce dernier art au-dessus de tous les autres, et s'y voyait presque exclusivement. L'œuvre la plus remarquable qu'elle ait produite est une belle statue en marbre blanc de «Jeanne d'Arc» qui possède le Musée du Louvre et dont une reproduction se trouve devant l'hôtel de ville d'Orléans. On lui doit également une statue équestre de la même héroïne: la «Mort du chevalier Bayard»; l'«Ange» placé sur le tombeau de son frère aîné, le duc d'Orléans, dans l'église Saint-Ferdinand, de Neuilly; la superbe vitrail en trois compartiments qui décore la chapelle de Saint-Saturnin, au château de Fontainebleau, et qui représente «Saint Philippe et sainte Amélie au milieu d'un chœur d'anges»; une «Péris», et nombre de bustes et de statuettes. Ces œuvres, par leur variété, leur exécution admirable, la force et la justesse de l'expression qui les anime, révèlent la manière et l'âme d'un véritable artiste. Marie d'Orléans, en se vouant à la sculpture, y avait porté une nature sensible et délicate et une grande supériorité d'esprit. Elle faisait de l'art, non conscience et passion. Est-il rien de plus touchant et de plus tendrement mélancolique que cette dernière promenade à Pise, quelques jours avant sa mort, à l'âge de vingt-six ans? La vue du Baptistère, du Dôme, du Campo Santo, ces merveilleux monuments de l'art italien du moyen âge, donna un suprême éveil à son imagination. La princesse ressaisit ses crayons d'une main défaillante et se mit à tracer deux figures idéales de la Vierge et de l'Enfant Jésus. Elle s'éteignit quelques jours après avoir fait ce touchant et dernier adieu à l'art. «Le matin, elle fleurissait; avec quelles grâces, vous le savez; le soir, nous la vîmes séchée...»

Le Prince Impérial, au cours de sa brève carrière, s'était sérieusement adonné à l'art plastique. Ce fut Carpeaux qui le lui apprit et on assure que le célèbre artiste disait souvent à son élève: «Ah, monseigneur, qu'il est à regretter que vous ayez une autre carrière; quel bon sculpteur vous feriez!» Les relations entre l'auteur d'«Ugolin» et le jeune prince eurent pour résultat la production d'un autre chef-d'œuvre par Carpeaux: l'«Enfant au chien», ou plutôt le Prince Impérial et Néro, son chien de chasse, groupe exposé au Salon de 1866 et qui réunit tous les suffrages. De son côté le prince modèla une statuette représentant un grenadier pressant le drapeau français sur sa poitrine, et un buste de M. Lemonnier, son précepteur. Ces deux œuvres, remarquables à plus d'un titre, ont aujourd'hui la propriété de M. Aristide Croisy, l'éminent sculpteur.

En Allemagne, parmi les princesses et reines artistes, il convient de citer l'impératrice actuelle, Victoria, dont les peintures sur porcelaine témoignent d'un goût et d'une habileté vraiment rares. Guillaume II, cela va sans dire, ne pourrait être l'omniscience en personne s'il n'était aussi poète et peintre. Après l'Hymne au Dieu «Egira», quoi de plus naturel que Sa Majesté Impériale ait démontré à nouveau au monde sa virtuosité en art en peignant le tableau, assez remarquable du reste que nous reproduisons aujourd'hui. Sa grand-mère l'impératrice Augusta peignait aussi, et d'une manière admirable. A l'occasion de ses noces d'argent, elle offrit à son époux, Guillaume Ier, une aqua-relle allégorique représentant la Fidélité, l'Amour et l'Espérance. Vingt-cinq ans plus tard on célébrait les noces d'or du couple impérial, et la Souveraine vint encore faire présent, à l'Empereur, d'un tableau qui toucha profondément le vieux monarque. Le sujet en était d'une grande simplicité et par cela plus frappant. Dans un flot de lumière et de rayons se détachait un ange appuyé contre une croix, tandis qu'au loin, au second plan, s'élevaient les tourelles du château de Babelsberg, la résidence favorite de l'Empereur, qui y retrouvait le souvenir de sa jeunesse et de ses amours.

Le tableau portait cette simple et éloquent inscription: «Cinquante années sous la protection de l'Ange Gardien: 1829-1879.» Ces deux précieuses reliques de la famille impériale ornent encore en ce moment la chambre à coucher de l'Empereur à Babelsberg, où rien n'a été changé depuis sa mort.

Guillaume Ier lui-même avait des goûts d'artiste fort prononcés et s'adonnait à la peinture. Les quelques tableaux qu'il a laissés portent presque tous ces mots assez curieux en exergue: «In tormentis pinxit.»

Étaient-ce les difficultés, les angoisses de l'artiste pour atteindre à la perfection rêvée, ou plutôt les douleurs atroces de la goutte dont il était continuellement la victime, qui l'avaient fait ainsi marquer ses œuvres artistiques?

L'impératrice douairière Frédéric, dont nous reproduisons ici une étude, peut aussi bien qu'elle sculpte. Elle a transmis plusieurs appartements de son magnifique château de Cronberg, dans les gorges du Taunus, en de vastes et somptueux ateliers, où elle put à son gré travailler à la peinture ou au moulage. Dès son enfance, parait-il, Sa Majesté avait révélé une âme d'artiste. Voici, à ce propos, un petit trait, relaté par son auguste mère, la reine Victoria d'Angleterre, au cours d'une lettre intime: «Elle n'a que trois ans», écrit la reine, «et elle parle français et anglais avec facilité et en se servant d'expressions choisies.» Prissette à même appria par cœur une poésie de Lymartine qui se termine ainsi: «Le tableau se déroule à nos pieds. Pour vous montrer combien elle a bien saisi le sens de ce vers, il faut que je vous conte ce trait d'elle. Elle se promenait à cheval et regardait avec attention le paysage, les vaches, les moutons, etc., quand, tout à coup, elle se retourna vers sa gouvernante et lui dit: «Voilà le tableau qui se déroule à nos pieds!» N'est-ce pas extraordinaire de la part d'une enfant de trois ans!...»

Plusieurs membres de la famille royale d'Angleterre cultivent, du reste, la peinture ou la sculpture avec succès. C'est de l'atelier de la princesse Louise, marquise de Lorne, qu'est sortie la belle statue de la reine Victoria, qui orne, depuis les fêtes du Jubilé, les jardins du parc de Kensington. La princesse de Galles fait de l'aquarelle, et la Reine se délassait de la politique en dessinant des paysages de sa chèrre et pittoresque Ecosse. Le comte Geichen, ou pour le nommer plus correctement son Altesse Sérénissime le prince Victor de Hohenzollern, ne de Sa Majesté Britannique, a laissé à sa mort, il y a quelques années, plus de deux cents œuvres d'art, tant en sculpture qu'en peinture. Sa fille, la princesse Teodora Geichen est, comme on le sait, un sculpteur d'un talent fort apprécié.

La liste serait longue des personnages de sang royal qui s'occupent de nos jours des deux arts joyeux. Nous devons nous contenter d'en faire la brève énumération qui suit: Sa Majesté l'impératrice douairière de Russie, qui a reproduit, avec une parfaite maîtrise de technique, nombre de tableaux et dessins de Meissonnier; le roi Carlos et la reine Amélie de Portugal qui ont hérité, le premier de son père le roi Luiz, poète, dramaturge et peintre; la seconde de sa tante Marie d'Orléans, le culte et le goût des beaux-arts; la Reine régente d'Espagne; la Reine de Danemark, la princesse Louise de Bavière; la princesse Henri de Reuss; la comtesse de Flandre; le prince Ernest de Meiningen, qui s'est consacré depuis ses temps derniers exclusivement à la peinture, et enfin dans l'antiquité illustre famille des Hapsbourg, l'empereur François-Joseph, témoin à une curieuse esquisse faite en 1846, à Venise, la princesse Stéphanie, l'archiduchesse Marie-Thérèse, et enfin l'archiduchesse Othon, qui obtint un éclatant succès au Salon de 1895, à Vienne, par l'exposition de son tableau intitulé «Scène de chasse».

A cette liste il convient d'ajouter encore les noms de Marguerite de Savoie et d'Elisabeth de Roumanie, reines aussi bien par l'esprit et la beauté que par le sceptre. On a dit de la Reine d'Italie que Sa Majesté devait être la première souveraine de ce pays où tant d'artistes ont glorifié l'idéal, où un peuple a le culte de l'art. Car la reine Marguerite a au plus haut degré, pour nous servir de la langue de Plutarque, le génie de l'eleganz, della distinzione, e della simplicità; triple génie qui appartient également à la reine Elizabeth de Roumanie, et que nous a décrit Pierre Loti, en quelques pages exquises, et avec tout le charme de son style. N'est-ce pas une magie et gracieuse évocation que cette préface «Qui ferait, ou l'auteur de «Madame Chrysanthème» nous montre Carmen Sylva, assise dans un boudoir d'une sombre magnificence, et peignant, sur parchemin de merveilleuses enluminures archaïques à la manière byzantine? Travail qui avait déjà duré trois années, car si Elisabeth de Roumanie a le génie d'un grand artiste, elle en a l'inflexible conscience, et agit, comme un illustre auteur anglais l'a dit de nos jours, que l'Art, dans sa perfection, n'est rien moins que l'expression d'une grande âme.

Lubette et Guillot.

Vers juin 1792, en dépit des soulèvements partiels de la Vendée, le village de Voudiers était encore paisible le soir où les gars Guillot, traversant les prairies, se dirigea vers le grand orme autour duquel les filles venaient danser. Guillot s'assit sur le banc circulaire, accoté au tronc du vieux arbre et destiné au repos des danseuses; mais il n'eut guère loisir de rêver à son amour pour la jolie Lubette, car celle-ci arriva bientôt suivie de la jeunesse du hameau. Etant de belle humeur, Lubette fit assez tendre accueil à Guillot et la soirée promettait d'être très agréable. Déjà, entourant l'orme, les jeunes filles formaient la ronde accoutumée et chantaient en chœur l'air si joli de la «Bergère et du Roi»: déjà Guillot avait saisi la main de Lubette et l'entraînait dans cette ronde, quand un bruit lointain de tambour troubla la fête. Presque aussitôt accourut Perrois, le père de Lubette, qui, sans venir jusqu'à l'orme, appela Guillot de voix impatiente. Dès que le gars l'eut rejoint, il l'entraîna rapidement vers le petit bois, tout en disant:

«Guillot, tu es un bon brave garçon qui a de l'honneur et ne voudra pas trahir un malheureux. C'est pourquoi je te confie dans le plus grand secret, qu'il y a là, dans le taillis, le fils de nos anciens maîtres, le jeune marquis de Beaugy. Il vient de s'échapper de prison et les soldats le cherchent. Ils le rattraperont et le fusilleront si nous ne l'aidons pas à les tromper. Tu vas te dévêtir et lui bailler ta blouse, ta culotte, tes sabots et ton chapeau de feutre. Puis je le mènerai sous l'orme se joindre aux danseurs, tandis que tu retourneras vivement à la ferme cacher les habits du jeune homme et en prendre d'autres.»

Maitre Perrois ajouta malicieusement:

«Ce jeune seigneur est fin: il ne lui sera pas très difficile de jouer ton rôle de paysan naïf et amoureux de Lubette.»

Et tout en enlevant sa blouse le bon Guillot soupira:

«Pas n'est besoin d'être fin, maître Perrois; il n'y a qu'à voir une fois Lubette pour y jouer au naturel le rôle d'amoureux.»

Un léger sifflement de Perrois le fugitif avait paru. Il était si déguisé que l'idée d'échanger ces loques fit contre sa blouse du dimanche fit faire la moue à Guillot. Quand le marquis fut vêtu de cette blouse et que Guillot s'aperçut que l'intrus, joli garçon avait, sous ses affluents de paysan, plus belle mine que lui-même, cette moue devint une grimace. Mais il n'eut pas le temps de faire d'autres réflexions. Perrois lui jeta les haillons du jeune noble et, le laissant se débrouiller, il menait vivement son protégé dans le groupe de danseurs où il espérait, grâce à la nuit tombante, le faire passer inaperçu. Le brave homme appela sa fille Lubette et lui présenta le jeune homme comme le fils d'un closier du voisinage, le pria de le fêter gentiment et de le traiter en vieille connaissance. Lubette examina le prétendu paysan et, le trouvant tout à fait à son goût, elle s'acquitta du devoir qui lui traçait son père le plus volontiers du monde. Moins rusée que coquette, elle ne devina pas la vérité; mais les réticences de Perrois lui firent imaginer tout de suite un petit roman d'amour: ce beau danseur-là, fils d'un métayer voisin, venait-il pas en fiancé, et le mystère que son père avait mis dans la présentation n'était-il pas pour leur donner toute liberté mutuelle de se connaître et de se plaire? Sur cette belle idée, sans même reconnaître la blouse de Guillot, Lubette prit à son tour la main du nouveau venu et l'entraîna vers l'orme.

Il y avait quelque temps que, sans lâcher les doigts du marquis, Lubette tournait autour de l'arbre, quand Guillot revint vêtu de ses habits de tous les jours; mais la ronde était commencée, on refusa de l'y laisser entrer, et au moment où elle allait cesser, parurent les soldats. Le jeune étranger, jusque-là mélancolique et muet aux propos de Lubette, se mit alors à sauter avec un entrain surprenant.

Perrois, sur un signe impérieux du sergent qui commandait le détachement dut s'approcher et, aux questions qu'on lui posa, fit si bien l'innocent que Guillot lui-même eût cru avoir rêvé s'il n'avait vu passer et repasser dans la ronde le beau marquis, tout dégoûté maintenant, soit par fièvre du péril, soit par goût pour Lubette, soit par esprit de bravade et pour le vil plaisir de usurger les soldats. Guillot ne déclinait pas ces sentiments complexes: il voyait seulement que le marquis répondait aux agaceries de la jeune fille et lui souriait de toutes ses dents blanches.

Le sergent examina les danseurs de plus près: dans le soir tombant, sous ces costumes de paysans, aucun des jeunes gens ne lui parut suspect. Et soit que la faim, la soif et la fatigue amadouassent sa méfiance, soit qu'il n'eût réellement aucun soupçon et jugé la poursuite inutile, il accepta de trinquer avec Perrois et permit à ses hommes de se réjouir avec toute cette jeunesse.

La ronde reprit de plus belle. Guillot se plaça entre Lubette et la vois alterée par une jalousie assez justifiée, il dit à Lubette aussi doucement qu'il put:

«Ma mie, voici longtemps que tu donnes au même garçon le plaisir de ta causerie. J'ai mérité mon tour.»

L'étranger, se souvenant sans doute du service rendu, retirait déjà son bras du bras de Lubette; mais grisée par la ronde, séduite par l'aisance légère et les compliments si finement tournés de son cavalier, Lubette retint le bras qui se retirait et, se tournant vers Guillot avec des yeux de colère, elle le rudoya de la belle façon. Puis, le reposant finalement d'un geste de dédain, elle lui lança:

«Tu ne comprends pas, gros bêta, que mon père m'a amené ce danseur-là pour qu'il soit mon promis!»

Le pauvre Guillot en eut le cœur tout à coup si meurtri qu'il crut que la terre lui manquait sous les pieds. Chacune, il tomba à genoux sur l'herbe, puis s'y assit vivement pour que son attitude parût très naturelle. Lorsque, par un regard furtif, il s'aperçut que personne ne faisait attention à lui, il s'étendit tout de son long, et afin de ne pas éveiller les soupçons, le brave gars s'efforça de donner à sa pose de douleur une apparence de repos. A l'ors il pensa amèrement que Lubette ne l'aimait plus, ou que plutôt elle ne l'avait jamais aimé, puisqu'elle donnait son cœur, en un seul soir, en un seul soir, à ce nouveau venu. Il pensa aussi qu'il aurait pu en quelques mots la détromper, mais c'était édit trahir le secret de maître Perrois. Guillot avait de l'honneur; bien que simple paysan, il savait qu'un Guillot ne manque pas à sa parole. Aussi serrait-il les dents de rage, et de crainte aussi de parler malgré lui, par excès de chagrin.

Les voix des jeunes filles retentirent plus gaiement; mêlées cette fois aux voix graves des soldats. Guillot se retourna vers Lubette, toute rose, toute enivrée de plaisir, sautant légère de joie; il la distingua, dans l'ombre de l'orme et la cendre du soir, cette jolie tête folle incessamment tournée du côté du marquis. Et cette vue-là, c'était tout de même trop dur pour le pauvre Guillot. Il n'eut plus la force de regarder. Il reprit son attitude de repos indifférent, et toujours afin de ne pas se faire remarquer des soldats en se cachant trop le visage, il essaya de ne pleurer que d'un œil; mais les larmes lui coulerent sur les joues. Et ce fut par des pleurs, non par des mots, que lui vint sur les lèvres toute l'amertume des choses qu'il ne voulait pas dire.

Le tubercule en Angleterre.

Londres, 17 décembre.—On se préoccupe vivement à Londres, des ravages que fait, en Angleterre, la consommation, une sorte de maladie nationale du pays. Le prince de Galles a convoqué à Marlborough House une réunion pour commencer une lutte contre la propagation de cette terrible maladie. On espère être, cette fois, plus heureux que quand, sous la protection du prince de Galles, on inventa la vente des timbres pour venir au secours des hôpitaux-entrepôts qui fit complètement fiasco, parce qu'elle était mal combinée.